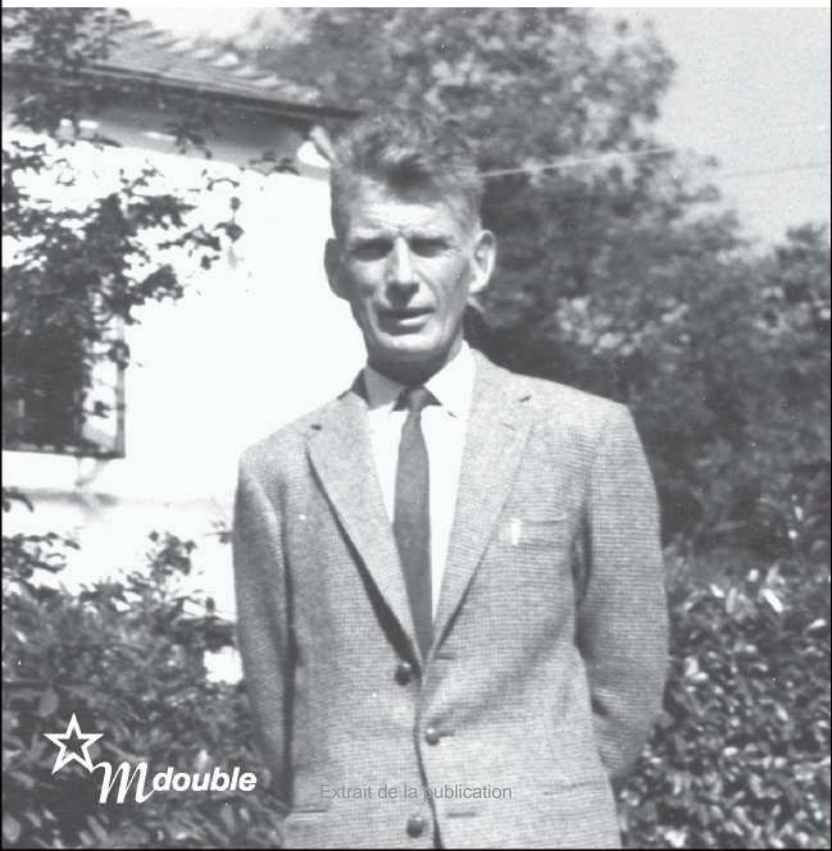


Extrait distribué par Editions de Minuit

SAMUEL BECKETT

L'INNOMMABLE



Mdouble

Extrait de la publication

L'INNOMMABLE

OUVRAGES DE SAMUEL BECKETT



Romans et nouvelles

Bande et sarabande
Murphy
Watt ("double", n° 48)
Premier amour
Mercier et Camier ("double", n° 38)
Molloy ("double", n° 7)
Malone meurt ("double", n° 30)
L'Innommable ("double", n° 31)
Nouvelles (L'expulsé, Le calmant, La fin) et Textes pour rien
L'Image
Comment c'est
Têtes-mortes (D'un ouvrage abandonné, Assez, Imagination morte imaginez, Bing, Sans)
Le Dépeupleur
Pour finir encore et autres foirades (Immobile, Foirades I-IV, Au loin un oiseau, Se voir, Un soir, La falaise, Plafond, Ni l'un ni l'autre)
Compagnie
Mal vu mal dit
Cap au pire
Soubresauts

Poèmes

Les Os d'Écho
Poèmes, *suivi de* Mirlitonades

Essais

Proust
Le Monde et le pantalon, *suivi de* Peintres de l'empêchement
Trois dialogues

Théâtre, télévision et radio

Eleutheria
En attendant Godot
Fin de partie
Tous ceux qui tombent
La Dernière bande, *suivi de* Cendres
Oh les beaux jours, *suivi de* Pas moi
Comédie et actes divers (Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Acte sans paroles I, Acte sans paroles II, Film, Souffle)
Pas, *suivi de* Quatre esquisses (Fragment de théâtre I, Fragment de théâtre II, Pochade radiophonique, Esquisse radiophonique)
Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio, Quoi où)
Quad et autres pièces pour la télévision (Trio du Fantôme, ... que nuages..., Nacht und Träume), *suivi de* L'épuisé *par Gilles Deleuze*

SAMUEL BECKETT

L'INNOMMABLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1953/2004 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. Appeler ça des questions, des hypothèses. Aller de l'avant, appeler ça aller, appeler ça de l'avant. Se peut-il qu'un jour, premier pas va, j'y sois simplement resté, où, au lieu de sortir, selon une vieille habitude, passer jour et nuit aussi loin que possible de chez moi, ce n'était pas loin. Cela a pu commencer ainsi. Je ne me poserai plus de question. On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment cela s'est produit. Cela, dire cela, sans savoir quoi. Peut-être n'ai-je fait qu'entériner un vieil état de fait. Mais je n'ai rien fait. J'ai l'air de parler, ce n'est pas moi, de moi, ce n'est pas de moi. Ces quelques généralisations pour commencer. Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? Par pure aporie ou bien par affirmations et négations

tions infirmées au fur et à mesure, ou tôt ou tard. Cela d'une façon générale. Il doit y avoir d'autres biais. Sinon ce serait à désespérer de tout. Mais c'est à désespérer de tout. À remarquer, avant d'aller plus loin, de l'avant, que je dis aporie sans savoir ce que ça veut dire. Peut-on être éphectique autrement qu'à son insu ? Je ne sais pas. Les oui et non, c'est autre chose, ils me reviendront à mesure que je progresserai, et la façon de chier dessus, tôt ou tard, comme un oiseau, sans en oublier un seul. On dit ça. Le fait semble être, si dans la situation où je suis on peut parler de faits, non seulement que je vais avoir à parler de choses dont je ne peux parler, mais encore, ce qui est encore plus intéressant, que je, ce qui est encore plus intéressant, que je, je ne sais plus, ça ne fait rien. Cependant je suis obligé de parler. Je ne me tairai jamais. Jamais.

Je ne serai pas seul, les premiers temps. Je le suis bien sûr. Seul. C'est vite dit. Il faut dire vite. Et sait-on jamais, dans une obscurité pareille ? Je vais avoir de la compagnie. Pour commencer. Quelques pantins. Je les supprimerai par la suite. Si je peux. Et les objets, quelle doit être l'attitude vis-à-vis des objets ? Tout d'abord, en faut-il ? Quelle question. Mais je ne me cache pas qu'ils sont à prévoir. Le mieux est de ne rien arrêter à ce sujet, à l'avance. Si un objet se présente, pour une raison ou pour une autre, en tenir compte. Là où il y a des gens, dit-on, il y a des choses. Est-ce

à dire qu'en admettant ceux-là il faut admettre celles-ci ? C'est à voir. Ce qu'il faut éviter, je ne sais pourquoi, c'est l'esprit de système. Gens avec choses, gens sans choses, choses sans gens, peu importe, je compte bien pouvoir balayer tout ça en très peu de temps. Je ne vois pas comment. Le plus simple serait de ne pas commencer. Mais je suis obligé de commencer. C'est-à-dire que je suis obligé de continuer. Je finirai peut-être par être très entouré, dans un capharnaüm. Allées et venues incessantes, atmosphère de bazar. Je suis tranquille, allez.

Malone est là. De sa vivacité mortelle il ne reste que peu de traces. Il passe devant moi à des intervalles sans doute réguliers, à moins que ce ne soit moi qui passe devant lui. Non, une fois pour toutes, je ne bouge plus. Il passe, immobile. Mais il sera peu question de Malone, de qui il n'y a plus rien à attendre. Personnellement je n'ai pas l'intention de m'ennuyer. C'est en le voyant, lui, que je me suis demandé si nous jetons une ombre. Impossible de le savoir. Il passe près de moi, à quelques pieds, lentement, toujours dans le même sens. Je crois bien que c'est lui. Ce chapeau sans bords me paraît concluant. Des deux mains il soutient sa mâchoire. Il passe sans m'adresser la parole. Peut-être qu'il ne me voit pas. Un de ces jours je l'interpellerai, je dirai, je ne sais pas, je trouverai, le moment venu. Il n'y a pas de jours ici, mais je me sers de la formule. Je le vois de la tête jusqu'à la taille. Il s'arrête à la

taille, pour moi. Le buste est droit. Mais j'ignore s'il est debout ou à genoux. Il est peut-être assis. Je le vois de profil. Parfois je me dis, Ne serait-ce pas plutôt Molloy ? C'est peut-être Molloy, portant le chapeau de Malone. Mais il est plus raisonnable de supposer que c'est Malone, portant son propre chapeau. Tiens, voilà le premier objet, le chapeau de Malone. Je ne lui vois pas d'autres vêtements. Quant à Molloy, il n'est peut-être pas ici. Le pourrait-il à mon insu ? L'endroit est sans doute vaste. De faibles lumières semblent marquer par moments une manière de lointain. À vrai dire, je les crois tous ici, à partir de Murphy tout au moins, je nous crois tous ici, mais jusqu'à présent je n'ai aperçu que Malone. Autre hypothèse : ils ont été ici, mais n'y sont plus. Je vais l'examiner, à ma façon. Y a-t-il d'autres fonds, plus bas ? Auxquels on accède par celui-ci ? Stupide hantise de la profondeur. Y a-t-il pour nous d'autres lieux prévus, dont celui où je suis, avec Malone, n'est que le narthex ? Moi qui croyais en avoir fini des stages. Non, non, je nous sais tous ici pour toujours, depuis toujours.

Je ne me poserai plus de questions. Ne s'agit-il plutôt de l'endroit où l'on finit de se dissiper ? Un jour viendra-t-il où Malone ne passera plus devant moi ? Un jour viendra-t-il où Malone passera devant là où j'avais été ? Un jour viendra-t-il où un autre passera devant là où j'avais été ? Je n'ai pas d'opinion.

Si je n'étais pas insensible, sa barbe me ferait pitié. Elle tombe en deux maigres torsades de longueur inégale, de part et d'autre du menton. Fut-il un temps où moi aussi je tournais ainsi ? Non, j'ai toujours été assis à cette même place, les mains sur les genoux, regardant devant moi comme un grand-duc dans une volière. Les larmes ruissellent le long de mes joues sans que j'éprouve le besoin de cligner les yeux. Qu'est-ce qui me fait pleurer ainsi ? De temps en temps. Il n'y a rien ici qui puisse attrister. C'est peut-être de la cervelle liquéfiée. Le bonheur passé en tout cas m'est complètement sorti de la mémoire, si tant est qu'il y fût jamais présent. Si j'accomplis d'autres fonctions naturelles, c'est à mon insu. Rien ne me dérange jamais. Néanmoins je suis inquiet. Rien ne change ici depuis que je suis ici, mais je n'ose en conclure que rien ne changera jamais. Voyons un peu où ces considérations conduisent. Je suis, depuis que je suis, ici, mes apparitions ailleurs ayant été assurées par des tiers. Pendant ce temps tout s'est passé dans le plus grand calme, l'ordre le plus parfait, hormis quelques manifestations dont le sens m'échappe. Non, ce n'est pas que leur sens m'échappe, car le mien m'échappe tout autant. Tout ici, non, je ne le dirai pas, ne pouvant pas. Je ne dois mon existence à personne, ces lueurs ne sont pas de celles qui éclairent ou brûlent. N'allant nulle part, ne venant de nulle part, Malone passe. D'où me viennent ces notions d'ancêtres, de maisons où l'on allume, la nuit venue, et tant d'autres ? J'ai cherché partout.

Et toutes ces questions que je me pose. Ce n'est pas dans un esprit de curiosité. Je ne peux pas me taire. Je n'ai besoin de rien savoir sur moi. Ici tout est clair. Non, tout n'est pas clair. Mais il faut que le discours se fasse. Alors on invente des obscurités. C'est de la rhétorique. Qu'ont-elles donc de si étrange, ces lumières auxquelles je ne demande de rien signifier, presque de déplacé ? Est-ce leur irrégularité, leur instabilité, leur brillant tantôt fort, tantôt faible, mais ne dépassant jamais la puissance d'une ou deux bougies ? Malone, lui, paraît et disparaît avec une exactitude de mécanique, toujours à la même distance de moi, à la même vitesse, dans le même sens, dans la même attitude. Mais le jeu des lumières est vraiment imprévisible. Il faut dire qu'à un œil moins averti que le mien elles échapperaient probablement tout à fait. Mais même au mien n'échappent-elles pas par moments ? Elles sont peut-être permanentes et fixes, perçues par moi avec vacillation et par intermittence. J'espère que j'aurai l'occasion de revenir sur cette question. Mais je dirai dès maintenant, pour plus de sûreté, que j'attends beaucoup de ces lumières comme d'ailleurs de tout élément analogue d'incertitude vraisemblable pour m'aider à continuer et éventuellement à conclure. Ceci dit, je continue, il le faut. Oui, qu'est-ce que je disais, de la parfaite tenue jusqu'à présent de cet endroit, puis-je conclure qu'il en sera toujours ainsi ? Je le peux évidemment. Mais le seul fait de me poser cette question me laisse songeur. J'ai beau me dire qu'elle n'a

pas d'autre but que d'alimenter le discours à un moment donné, où il risque de s'évanouir, cette excellente explication ne me satisfait pas. Se peut-il que je sois la proie d'une véritable préoccupation, comme qui dirait un besoin de savoir ? Je ne sais pas. Je vais essayer autre chose. Si un jour un changement devait intervenir, issu d'un principe de désordre déjà dans la place, ou en chemin vers elle, alors quoi ? Cela semble dépendre de la nature du changement en question. Mais non, ici tout changement serait funeste, me ramènerait rue de la Gaîté séance tenante. Autre chose. N'y a-t-il vraiment rien de changé depuis que je suis ici ? Franchement, la main sur le cœur, attendez, à ma connaissance, rien. Mais l'endroit, je l'ai déjà signalé, est peut-être vaste, comme il peut n'avoir que douze pieds de diamètre. Pour ce qui est d'en pouvoir reconnaître les confins, les deux cas se valent. Il me plaît de croire que j'en occupe le centre, mais rien n'est moins sûr. En un sens, il vaudrait mieux que je sois assis au bord, puisque je regarde toujours dans la même direction. Mais tel n'est certainement pas le cas. Car alors Malone, tournant autour de moi comme il le fait, sortirait de l'enceinte à chacune de ses révolutions, ce qui est manifestement impossible. Mais au fait, tourne-t-il vraiment, ou ne fait-il que passer devant moi, en ligne droite ? Non, il tourne, je le sens, et autour de moi, comme la planète autour de son soleil. S'il faisait du bruit, je l'entendrais sans cesse, à droite, dans mon dos, à gauche, avant de le revoir. Mais il n'en fait aucun,

car je ne suis pas sourd, j'en ai la certitude, c'est-à-dire la quasi-certitude. Enfin, entre le centre et le bord il y a de la marge, et je peux très bien être sis quelque part entre les deux. Il est également possible, je ne me le cache pas, que je sois moi aussi emporté dans un mouvement perpétuel, accompagné de Malone, comme la terre de sa lune. Je me serais donc plaint sans cause du désordre des lumières, simple effet de mon obstination à les supposer toujours les mêmes et vues du même point. Tout est possible, ou presque. Mais le plus simple vraiment est de me considérer comme fixe et au centre de cet endroit, quelles qu'en soient la forme et l'étendue. Cela m'est aussi le plus agréable sans doute. En somme : aucun changement depuis que je suis ici, apparemment ; désordre des lumières peut-être une illusion ; tout changement à craindre ; incompréhensible inquiétude.

Que je ne sois pas complètement sourd est ce qui ressort clairement des bruits qui me parviennent. Car si le silence ici est presque total, il ne l'est pas tout à fait. Je me rappelle le premier bruit entendu dans cet endroit, je l'ai souvent entendu depuis. Car je dois supposer un commencement à mon séjour ici, ne serait-ce que pour la commodité du récit. L'enfer lui-même, quoique éternel, date de la révolte de Lucifer. Il m'est donc loisible, à la lumière de cette lointaine analogie, de me croire ici pour toujours, mais non pas depuis toujours. Voilà qui va singulièrement faciliter mon exposé.

La mémoire notamment, dont je pensais devoir m'interdire l'usage, va avoir son mot à dire, le cas échéant. C'est au bas mot mille mots sur lesquels je ne comptais pas. J'en aurai peut-être besoin. Donc après une période de silence immaculé, un faible cri se fit entendre. Je ne sais si Malone l'entendit aussi. Je fus surpris, le mot n'est pas trop fort. Après un si long silence un petit cri, aussitôt étouffé. Quant à savoir quel genre de créature le poussa et le pousse toujours, si c'est le même, de loin en loin, impossible. Pas un être humain en tout cas, il n'y a pas d'êtres humains ici, ou, s'il y en a, ils ont fini de crier. Est-ce Malone le coupable ? Est-ce moi ? Ne serait-ce qu'une simple vesse, il en est de déchirantes ? Déplorable manie, dès qu'il se produit quelque chose, de vouloir savoir quoi. Si seulement je n'étais pas dans l'obligation de manifester. Et pourquoi parler de cri ? C'est peut-être une chose qui se brise, deux choses qui se heurtent. Il y a des bruits ici, de temps en temps, que cela suffise. Ce cri pour commencer, puisqu'il fut le premier. Et d'autres, assez différents. Je commence à les connaître. Je ne les connais pas tous. On peut mourir à soixante-dix ans sans avoir jamais eu la possibilité d'admirer la comète de Halley.

Cela m'aiderait, puisqu'à moi aussi je dois attribuer un commencement, si je pouvais le situer par rapport à celui de ma demeure. Ai-je attendu quel-

que part ailleurs que cet endroit fût prêt à me recevoir ? Ou est-ce lui qui a attendu que je vinsse le peupler ? Au point de vue de l'utilité, c'est la première de ces hypothèses de loin la meilleure, et j'aurai souvent l'occasion de m'en réclamer. Mais elles sont déplaisantes toutes les deux. Je dirai donc que nos commencements coïncident, que cet endroit fut fait pour moi, et moi pour lui, au même instant. Et les bruits que je ne connais pas encore sont ceux qui ne se sont pas encore fait entendre. Mais ils ne changeront rien. Le cri n'a rien changé, même la première fois. Et ma surprise ? Je devais m'y attendre.

Il serait sans doute temps que je donne un compagnon à Malone. Mais je parlerai d'abord d'un incident qui ne s'est produit qu'une seule fois, jusqu'à présent. J'en attends le retour sans impatience. Deux formes donc, oblongues comme l'homme, sont entrées en collision devant moi. Elles sont tombées et je ne les ai plus vues. J'ai naturellement pensé au pseudo-couple Mercier-Camier. La prochaine fois qu'elles entreront dans le champ, allant lentement l'une vers l'autre, je saurai qu'elles vont se heurter, tomber et disparaître, et cela me permettra peut-être de les observer mieux. Ce n'est pas vrai. Je vois Malone aussi mal que la première fois. C'est que, regardant toujours dans la même direction, je ne peux voir, je ne dirai pas distinctement, mais aussi distinctement que la

visibilité le permet, que ce qui se passe droit devant moi, c'est-à-dire, en l'occurrence, la collision, suivie de la chute et de la disparition. Leur approche, je ne la verrai jamais que confusément, du coin de l'œil, et de quel œil. Car elles aussi ont dû arriver en ligne courbe et, bien entendu, tout près de moi. Car la visibilité, à moins que ce ne soit l'état de ma vue, ne me permet de voir que ce qui est tout près de moi. J'ajouterai que mon siège semble être quelque peu surélevé, par rapport au niveau du sol environnant, si c'est du sol. C'est peut-être de l'eau, ou quelque autre liquide. De sorte que, pour voir dans les meilleures conditions ce même qui se passe droit devant moi, je devrais baisser un peu les yeux. Mais je ne baisse plus les yeux. En somme : je ne vois que ce qui se présente droit devant moi ; je ne vois que ce qui se présente tout près de moi ; ce que je vois le mieux, je le vois mal.

Pourquoi me suis-je fait représenter parmi les hommes, dans la lumière ? Il me semble que je n'y étais pour rien. Passons. Je les vois encore, mes délégués. Ils m'en ont raconté sur les hommes, sur la lumière. Je n'ai pas voulu les croire. N'empêche qu'il m'en est resté. Mais où, quand, par quelle voie, me suis-je entretenu avec ces messieurs ? Sont-ils venus me déranger ici ? Non, ici personne ne m'a jamais dérangé. Ailleurs alors. Mais je n'ai jamais été ailleurs. Cela ne peut cependant être que d'eux que j'ai appris ce que je sais sur les hommes

et leur façon de s'en arranger. C'est peu de chose. Je m'en serais passé. Je ne dis pas que cela ne servira jamais à rien. Je saurai l'utiliser, s'il le faut. Cela m'est déjà arrivé. Ce qui me laisse perplexe, c'est de devoir ces connaissances à des gens avec qui je n'ai jamais pu entrer en communication. Enfin le fait est là. À moins que ce ne soient des connaissances innées, comme celles ayant trait au bien et au mal. Cela me semble peu vraisemblable. Une connaissance innée de ma mère, par exemple, est-ce concevable ? Pas pour moi. Ce sont ces messieurs qui m'ont parlé d'elle. C'était un de leurs sujets préférés. Ils m'ont également affranchi sur Dieu. Ils m'ont dit que c'est de lui que je relève en dernière analyse. Ils le tenaient de ses représentants à Bally je ne sais plus quoi, endroit qui, à les en croire, m'aurait infligé le jour. Et de soutenir mordicus que c'était là un beau cadeau. Mais c'étaient surtout mes semblables qu'ils voulaient me faire avaler. Ils y mettaient un zèle et un acharnement incroyables. Je ne me rappelle rien de ces entretiens. Je ne devais pas y comprendre grand'chose. Mais j'ai retenu quelques descriptions malgré moi. Ils me faisaient des cours sur l'amour, sur l'intelligence, précieux, précieux. Il doit y avoir longtemps de tout ça. Ce sont eux aussi qui m'ont appris à compter, à raisonner. Ce sont des trucs qui m'ont rendu des services, je ne dirai pas le contraire, des services dont je n'aurais pas eu besoin si on m'avait laissé tranquille. J'en use encore, pour me gratter. Sales types, les poches

pleines de venins et de cautères. C'étaient peut-être des cours par correspondance. Pourtant j'ai l'impression de les avoir vus. Sur des photos peut-être. Depuis quand ce bourrage de crâne a-t-il cessé ? Et a-t-il cessé ? Encore quelques questions, les dernières. Est-ce seulement l'accalmie ? Ils étaient quatre ou cinq à me harceler, sous le prétexte de me faire leur rapport. L'un d'eux en particulier, de nom Basile je crois, m'inspirait une forte répugnance. Sans ouvrir la bouche, rien qu'en me fixant avec ses yeux éteints d'avoir tant vu, il me rendait chaque fois un peu plus tel qu'il me voulait. Tapi dans les ténèbres, me regarde-t-il encore ? Usurpe-t-il encore mon nom, celui qu'ils m'ont collé, dans leur siècle, patient, de saison en saison ? Non, non, ici je suis en sûreté, m'amusant à chercher qui a pu m'infliger ces blessures insignifiantes.

L'autre vient droit sur moi. Il fait son entrée comme au travers de lourdes tentures, avance de quelques pas encore, me regarde, puis se retire à reculons. Ployé, il semble porter à bout de bras des objets pesants, je ne sais lesquels. Ce que je vois le mieux de lui, c'est son chapeau. Le sommet en est tout usé, comme une vieille semelle, laissant passer quelques cheveux gris. Son regard, levé assez longuement vers moi, je le sens implorant, comme si je pouvais faire quelque chose pour lui. Autre impression, non moins fautive probablement : il m'apporte des présents et n'ose les don-

ner. Il les remporte, ou bien il les lâche et ils disparaissent. Il ne vient pas souvent, je ne peux être plus précis, mais à coup sûr régulièrement. Sa visite n'a jamais coïncidé, jusqu'à présent, avec le passage de Malone. Mais cela arrivera peut-être. Ce ne serait pas forcément une entorse à l'ordre qui règne ici. Car si je suis en mesure de calculer à quelques pouces près l'orbite de Malone, en admettant qu'il passe à trois pieds de moi, ce qui n'est pas sûr, par contre je ne possède sur le parcours de l'autre qu'une notion des plus confuses, vu l'impossibilité où je suis, non seulement de mesurer le temps, ce qui suffit déjà à empêcher tout calcul à ce sujet, mais aussi de comparer leurs vitesses de déplacement respectives. J'ignore donc si j'aurai jamais l'avantage de les voir tous les deux ensemble. Mais j'incline à croire que oui. Car si je ne devais jamais les voir ensemble, il faudrait que devant moi Malone succède à l'autre, ou le précède, toujours dans les mêmes délais exactement. Non, je me trompe. Car le décalage peut très bien varier (et il me semble que c'est le cas) sans qu'il soit jamais supprimé tout à fait. Cet intervalle vacillant m'engage néanmoins à penser que mes deux fidèles se rencontreront un jour, se heurteront et peut-être se renverseront. J'ai dit qu'ici tout se répète tôt ou tard, non j'allais le dire, puis je me suis ravisé. Mais les rencontres ne font-elles pas exception à cette règle ? La seule rencontre dont j'aie été témoin, il y a fort longtemps, ne s'est pas renouvelée encore. Ce fut peut-être la fin

de quelque chose. Et je serai peut-être débarrassé de Malone et de l'autre, non pas qu'ils me dérangent, le jour où je les verrai ensemble, c'est-à-dire en collision. Malheureusement il n'y a pas qu'eux qui circulent ici. D'autres viennent vers moi, passent devant moi, tournent autour de moi. Sans doute ne les connais-je pas tous encore. Ils ne me dérangent pas, je ne le répéterai jamais assez. Mais à la longue cela pourrait devenir fastidieux. Je ne vois pas comment. Mais le cas est à envisager. On met des choses en branle sans se soucier du moyen de les faire cesser. Afin de parler. On se met à parler comme si l'on pouvait s'arrêter en le voulant. C'est bien ainsi. La recherche du moyen de faire cesser les choses, taire sa voix, est ce qui permet au discours de se poursuivre. Non, je ne dois pas essayer de penser. Dire simplement ce qu'il en est, c'est préférable. Les choses, les figures, les bruits, les lumières, dont ma hâte de parler affuble lâchement cet endroit, il faut de toute façon, en dehors de toute question de procédé, que j'arrive à les en bannir. Souci de vérité dans la rage de dire. D'où l'intérêt de la possibilité d'un débarras par voie de rencontre. Mais doucement. D'abord salir, ensuite nettoyer.

Si je m'occupais un peu de moi, pour changer. J'y serai acculé tôt ou tard. Cela semble impossible, au premier abord. Me faire charrier, moi, dans le même tombereau que mes créatures ? Dire de moi que je vois ceci, que je sens cela, que je crains,

espère, ignore, sais ? Oui, je le dirai, et de moi seul. Impassible, immobile, muet, soutenant sa mâchoire, Malone tourne, étranger pour toujours à mes faiblesses. En voilà un qui n'est pas comme moi je ne saurai jamais ne pas être. J'ai beau ne pas bouger, c'est lui le dieu. Et l'autre. Je lui ai prêté des yeux implorants, des offrandes pour moi, un besoin d'aide. Il ne me regarde pas, ne me connaît pas, ne manque de rien. Moi seul suis homme et tout le reste divin.

L'air, l'air, essayons voir ce qu'il y a à tirer de ce vieux thème. D'un gris tout juste transparent dans mon voisinage immédiat, en dehors de ce cercle charmé il s'étale en fines nappes impénétrables, d'un ton à peine plus foncé. Est-ce moi qui jette cette faible clarté qui me permet de distinguer ce qui se passe sous mon nez ? Je ne vois pas l'utilité de le supposer, pour le moment. La nuit la plus profonde se laisse percer à la longue, jusqu'à un certain point, je l'ai entendu dire, sans l'aide d'autre lumière que celle du ciel noirci et de la terre elle-même. Ici rien de nocturne. Ce gris, pour être d'abord ténébreux, puis franchement opaque, n'en est pas moins d'une assez forte luminosité. Mais au fait, cet écran où mon regard se bute, tout en persistant à y voir de l'air, ne serait-ce pas plutôt l'enceinte, d'une densité de plombagine ? Pour tirer cette question au clair j'aurais besoin d'un bâton ainsi que des moyens de m'en servir, celui-là étant peu de chose en l'absence de ceux-ci, et

inversement. J'aurais besoin aussi, je le note en passant, de participes futurs et conditionnels. Alors je le lancerais, tel un javelot, droit devant moi, et ce qui me cerne de si près et m'empêche de voir, je saurais si c'est du vide toujours, ou si c'est du plein, selon le bruit que j'entendrais. Ou, sans le lâcher, pour ne pas m'exposer à le perdre pour toujours, je m'en servirais comme d'une épée et frapperais d'estoc soit l'air, soit la muraille. Mais l'époque des bâtons est révolue, ici je ne peux compter strictement que sur mon corps, mon corps incapable du moindre mouvement et dont les yeux eux-mêmes ne peuvent plus se fermer comme ils le faisaient autrefois, d'après Basile et consorts, pour me reposer de voir et de ne pouvoir voir ou simplement pour m'aider à dormir, ni se détourner, ni se baisser, ni se lever au ciel, tout en restant ouverts, mais sont contraints, centrés et écarquillés, de fixer sans arrêt le court couloir devant eux, où il ne se passe rien, 99 % du temps. Ils doivent être rouges comme des charbons ardents. Je me demande quelquefois si les deux rétines ne se font pas face. Du reste, à bien y réfléchir, ce gris est légèrement rosé, comme le plumage de certains oiseaux, dont le cacatois je crois.

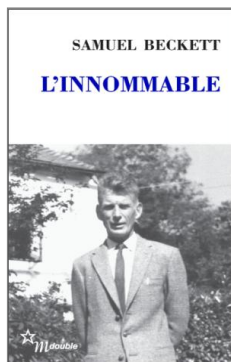
Que tout devienne noir, que tout devienne clair, que tout reste gris, c'est le gris qui s'impose, pour commencer, étant ce qu'il est, pouvant ce qu'il peut, fait de clair et de noir, pouvant se vider de celui-ci, de celui-là, pour n'être plus que l'autre.

Mais je me fais peut-être sur le gris, dans le gris, des illusions.

Comment, dans ces conditions, fais-je pour écrire, à ne considérer de cette amère folie que l'aspect manuel ? Je ne sais pas. Je pourrais le savoir. Mais je ne le saurai pas. Pas cette fois-ci. C'est moi qui écris, moi qui ne puis lever la main de mon genou. C'est moi qui pense, juste assez pour écrire, moi dont la tête est loin. Je suis Mathieu et je suis l'ange, moi venu avant la croix, avant la faute, venu au monde, venu ici.

J'ajoute, pour plus de sûreté, ceci. Ces choses que je dis, que je vais dire, si je peux, ne sont plus, ou pas encore, ou ne furent jamais, ou ne seront jamais, ou si elles furent, ou si elles sont, ou si elles seront, ne furent pas ici, ne sont pas ici, ne seront pas ici, mais ailleurs. Mais moi je suis ici. Je suis donc obligé d'ajouter encore ceci. Moi que voici, moi qui suis ici, qui ne peux pas parler, ne peux pas penser, et qui dois parler, donc penser peut-être un peu, ne le peux seulement par rapport à moi qui suis ici, à ici où je suis, mais le peux un peu, suffisamment, je ne sais pas comment, il ne s'agit pas de cela, par rapport à moi qui fus ailleurs, qui serai ailleurs, et à ces endroits où je fus, où je serai. Mais je n'ai jamais été ailleurs, quelque incertain que soit l'avenir. Et le plus simple est de dire que ce que je dis, ce que je dirai, si je peux, se rapporte à l'endroit où je suis, à moi qui y suis, malgré l'impossibilité

où je suis d'y penser, d'en parler, à cause de la nécessité où je suis d'en parler, donc d'y penser peut-être un peu. Autre chose : ce que je dis, ce que je dirai peut-être, à ce sujet, à mon sujet, au sujet de ma demeure, est déjà dit, puisque, étant ici depuis toujours, j'y suis encore. Enfin un raisonnement qui me plaît, digne de ma situation. Je n'ai donc pas d'inquiétude à avoir. Cependant je suis inquiet. Je ne vais donc pas au désastre, je ne vais nulle part, mes aventures sont terminées, mes dits dits, j'appelle ça des aventures. Cependant je sens que non. Et je crains fort, puisqu'il ne peut s'agir que de moi et de cet endroit, que je ne sois encore une fois en train d'y mettre fin, en en parlant. Ce qui ne tirerait pas à conséquence, au contraire, n'était l'obligation où je serai, une fois débarrassé, de recommencer, à partir de nulle part, de personne et de rien, pour y aboutir à nouveau, par des voies nouvelles bien sûr, ou par les anciennes, chaque fois méconnaissable. D'où une certaine confusion dans les exordes, le temps de situer le condamné et d'en faire la toilette. Mais je ne désespère pas de pouvoir un jour m'épargner, sans me taire. Et ce jour-là, je ne sais pourquoi, je pourrai me taire, je pourrai finir, je le sais. Oui, l'espoir est là, encore une fois, de ne pas me faire, de ne pas me perdre, de rester ici, où je me suis dit être depuis toujours, car il fallait vite dire quelque chose, de finir ici, ce serait merveilleux. Mais est-ce à souhaiter ? Oui, c'est à souhaiter, finir est à souhaiter, finir serait merveilleux, qui que je sois, où que je sois.



Cette édition électronique du livre
L'Innommable de Samuel Beckett
a été réalisée le 20 septembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707318916).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
En couverture : Samuel Beckett en 1955
© Les Éditions de Minuit.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707325556